Bulletin n° 63
Février 2012

Association des Auditeurs de France Culture

Editorial du Bureau de l'AAFC

Dans deux ans, votre association fêtera ses trente ans. Cet anniversaire sera sûrement l'occasion de faire un bilan de ses actions, de son évolution, et aussi celle de lui tracer de nouveaux objectifs.

Mais avant cela, il nous faudra renouveler le Conseil d'Administration lors de notre Assemblée Générale, le 17 mars prochain.

C'est ce Conseil qui pilotera l'AAFC vers les choix qui seront à faire dans nos rapports avec notre chaîne de radio (encore) préférée : comment faire pour préserver la qualité des émissions, comment dialoguer avec les dirigeants de France Culture, comment donner aux membres de l'association les moyens de se faire entendre, comment renouveler les actions de l'association, comment les inscrire dans les évolutions des techniques pour les rendre encore plus efficaces ? …

Sommaire

- Éditorial du Bureau 1
- Déjeuner – rencontre avec Philippe Meyer 2
- Impressions d'été Françoise Legré Zaideline 7
- Une histoire des médias (de J.-N. Jeanneney) Anne-Marie Petit 8
- Invitation à l'Assemblée Générale de l'AAFC 10
- Déclaration de candidature au Conseil d'Administration de l'AAFC 11

63e bulletin de
l'Association des Auditeurs
de France Culture
(ISSN n° 1764-2957)
tiré à 150 exemplaires.
2 euros

Vous pouvez nous joindre :

⇨ sur notre site Internet : **http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/**
⇨ ou par courrier électronique : contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr
⇨ ou par courrier postal : ***aafc***, Maison des Associations du 3e, Bte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

⇨ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com
⇨ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.
⇨ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,
116 av. du Président Kennedy,
Paris Cedex 16.
⇨ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à le faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).
⇨ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/) ou à contacter le médiateur de Radio France.

Vous pouvez accéder aux groupes de discussion :

⇨ « auditeurfranceculture », à partir du site de l'***aafc*** (aafc.free.fr), cliquez sur « liste de discussion ».
⇨ « anpr » a partir du site de l'***aafc*** (ou fr.groups.yahoo.com/group/anpr/)

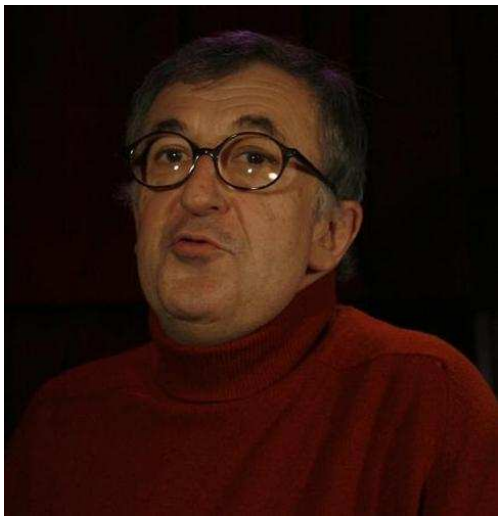
… Comment, comment, comment… Oui c'est bien la question principale qui se pose à nous tous. Car pour ce qui est du pourquoi, nous sommes tous d'accord pour veiller à ce que France Culture reste une chaîne qui mérite son nom, reste un lieu où la culture est valorisée, diffusée, mise au service du plus grand nombre, sans pour autant accepter un compromis sur le niveau de qualité.

Ce programme est, à y bien réfléchir, assez facile à réaliser, parce que les objectifs sont clairs. Il suffira que la volonté de ceux qui vous représenteront soit, elle aussi, au rendez-vous pour que nous puissions considérer que l'association a justifié son existence.

Compte rendu (extraits non revus par l'invité) du déjeuner – rencontre avec

Philippe MEYER

Le 7 mai 2011



Comment réalise-t-on une émission comme l'Esprit Public, et comment fait-on pour qu'elle marche ?

La deuxième partie de votre question me fait penser à la pièce de Sacha Guitry, *L'Habit Vert*, dans laquelle la Comtesse dit « Et voici l'illustre Parmelin. » Lequel répond « Pourquoi cette restriction ? »
La radio est progressivement devenue mon activité la plus constante et la principale en matière de chronophagie.
Comment est-ce qu'on travaille pour l'Esprit Public ? C'est très simple et cela n'a pas changé depuis 14 ans que cette émission existe : il y a deux cas de figure, soit l'émission est enregistrée le vendredi matin, soit elle est en direct le dimanche. De quoi cela dépend-il ? Evidemment de l'actualité, c'est-à-dire de la probabilité ou de la possibilité qu'il se passe quelque chose d'important entre le vendredi et le dimanche, de la disponibilité de mes camarades dont ce n'est pas le métier, et aussi de mes propres disponibilités. Comment fait-on ? Si ça se passe le vendredi, le mardi matin, avec mon assistant, qui change à peu près tous les deux ans, garçons ou filles qui ont une formation plutôt Sciences Po, nous faisons le tour des sujets possibles, entre trois et six. Nous nous mettons d'accord. Et l'assistant envoie cette liste aux participants de la semaine en cours, qui ne sont pas nécessairement toujours les mêmes en dehors de ces deux piliers de bistrot que sont Jean-Louis Bourlange et Max Gallo, (et avant il y avait Jean-Claude Casanova, avant qu'il ne me trompe avec son camarade corse, Jean-Marie Colombani). J'ai une espèce de vivier des participants, lesquels sont difficiles à définir, car c'est compliqué de participer à l'Esprit Public. Parce qu'il faut être « radiogénique ». Il y a des gens qui sont formidables, mais qui, à la radio, sont des catastrophes, ou, sont très bons à la radio, mais pas dans un débat ; ils peuvent l'être dans une émission d'entretien en face à face ou dans une chronique qu'ils font tous seuls. Il y a des gens que j'aurais aimé avoir et dont je me suis aperçu que c'était une mauvaise idée. Il y a des gens qui n'ont pas voulu venir. (…)

Une des participantes que j'aurais aimé avoir m'a répondu « Non ! Le Café du Commerce, c'est les hommes que ça intéresse. Nous, on parle de sujets qu'on connaît ! » « Alors, lui ai-je répondu, il ne faut pas venir, car c'est comme dans *La Folle de Chaillot* où le syndic dit ''ne me demandez pas de me départir de ma traditionnelle impartialité entre la vérité et le mensonge'' ». Nous sommes en effet des gars du Café du Commerce. C'est comme cela que j'ai présenté l'émission à Patrice Gélinet, en lui disant que ce serait le Café du Commerce pour intellectuels, ou un Club de la Presse sans journalistes. En réalité mon modèle c'était *La Tribune des critiques de disques* que j'avais écouté pendant toute mon enfance et toute mon adolescence. Et Dominique Jameux, excellent producteur de France Musique, m'a dit « Tu as réalisé un théâtre d'opinions. » Et c'est tout à fait ça. Il ne faut pas oublier que c'est du théâtre. La radio, c'est une mise en onde, c'est un rite, ce sont des timbres de voix ; ça ne peut pas être traité comme un cours à l'université, ni même comme un débat en public. On ne peut pas oublier l'aspect spectacle dans la radio, quelle que soit la chaîne ; pas plus qu'on ne peut oublier la maquette dans un journal, le choix de la police de caractères, la manière dont on l'illustre, etc.…
Donc, j'envoie le mardi matin aux trois ou quatre camarades le choix des sujets. Ils me renvoient le mercredi leurs appréciations et les mettent dans l'ordre de leurs préférences, ensuite je décide (selon ma formule préférée qui est celle du despotisme éclairé, …, faiblement éclairé, éclairé à la bougie). Puis mon assistant et le(a) stagiaire fabriquent des dossiers. Nos trois camarades reçoivent chaque jeudi matin un dossier vraiment complet, substantiel et documenté sur chacune des trois questions (car je ne retiens que trois questions), contenant aussi bien des sources françaises que des sources étrangères. Et ils se mettent au travail. Et le public qui vient assister à l'émission se rend compte qu'il y a du travail. L'Esprit Public a la particularité d'avoir un public jeune. Mon ami Denis Olivennes, qui maintenant nous a quitté pour la radio d'un riche capitaliste, me disait que c'était drôle de constater la proportion de jeunes gens dans le public parce qu'il avait été frappé par la proportion d'octogénaires dans celui de l'émission de Laurent Ruquier.
Je fais une émission de chansons sur France Inter, *La prochaine fois je vous le chanterai*, qui a la première en audience devant toutes les autres émissions à la même heure, sur n'importe quelle chaîne. Elle fait 350 000 auditeurs de plus que RTL. Cela prouve que l'offre permet de trouver un public. C'est la même chose pour l'Esprit Public qui est l'émission la plus écoutée de France Culture.
Sur la base des notes présentées par l'assistant, je fais une synthèse qui est la présentation factuelle, factuelle, factuelle de chaque sujet. Je relis systématiquement cette synthèse pour faire une chasse aux adverbes. Et à ma grande surprise c'est un des éléments de l'émission dont on m'a le plus souvent parlé.

Pensez vous que vos camarades préparent aussi sérieusement les uns que les autres les différents sujets ?

Voulez-vous que je distribue des notes à mes différents camarades ? Non vraiment cela me serait très difficile, d'abord parce que je ne les vois pas comme une collection d'individus, parce que l'on a réussi à former un vrai groupe. Cela me rappelle une anecdote. Je m'occupe d'une association dans l'Aveyron, où j'organise des concerts, et j'avais fait venir le Trio Wanderer. Ils sont devenus des amis. Et un confrère d'une radio locale me tend son micro et me demande : « Philippe Meyer, le Trio Wanderer, combien sont-ils ? »… C'est très embêtant, parce que si vous répondez « Ecoute mon gars faudra qu't'apprennes à compter ! », c'est sûr que vous vous aliénez sa sympathie pour longtemps. Et là, il faut faire confiance à ce que les uns appellent la « Grâce d'état » et les autres le Saint Esprit ; et, le Saint Esprit, ce jour-là, avait un peu de bienveillance à mon égard. Et je lui ai répondu : « Je vous remercie de me poser cette question, car elle est très importante. La plupart des gens pourrait croire qu'ils sont trois. Mais en réalité ils sont quatre. Il y a le pianiste, le violoniste, le violoncelliste et le trio. » Et bien l'Esprit Public, c'est pareil. Bien sûr chacun a ses particularités, mais je les vois comme un tout. Certes il faut que je sois vigilant pour ne pas

laisser Jean-Louis Bourlange être bref en dix-huit points, il faut que je me méfie de Max quand il me dit « Un dernier mot… » ; et c'est aussi ce qui rend difficile l'intégration de nouveaux membres à l'Esprit Public. Je pense qu'on a réussi à faire un trio à quatre, si je puis dire, et en l'occurrence un quintet à six. Non je ne distribue pas de notes. Ils ont chacun une façon de travailler qui est différente, cela tient à des questions de générations, à des formations qui sont très différentes. Et tout cela fait une personnalité commune.

Mais il y en avait quand même un qui ne savait pas comment s'appelle la société qui exploite la centrale de Fukushima…

Ca n'a pas d'importance, et je vais vous dire, cela doit vous arriver vingt fois par heure ! Et si vous étiez devant un micro, cela vous arriverait quarante fois par heure. Il m'est arrivé, par exemple, de faire un long développement sur Churchill en l'appelant Shakespeare. Certes il eût mieux valu que je l'appelasse Churchill, mais ce qui comptait c'était de savoir si ce que je disais à propos de Churchill avait un intérêt ou n'en avait pas, car évidemment les auditeurs avaient décrypté eux-mêmes. Mais si l'on veut se mettre de l'autre côté du micro de France Culture ou de n'importe quelle chaîne avec une mentalité de chiourme, on est comblé. Il est impossible qu'il en soit autrement, qu'il s'agisse d'émissions en direct ou d'émissions en différé. Et même, pour moi qui ne fais de radio qu'écrite, c'est-à-dire que tout ce qui est dans mon émission de chansons, je l'écris, tout ce qui est dans mes chroniques, je l'écris, toutes mes interventions à l'Esprit Public, à part quelques rares improvisations destinées à relancer le débat, sont écrites. Et je peux vous dire que, même dans les interventions écrites, vous trouverez des cuirs, vous trouverez des liaisons mal-t- à-propos, et c'est comme ça ! Mais ça n'a aucune importance qu'on sache ou qu'on ne sache pas quel est le nom de la compagnie d'électricité japonaise. D'abord parce que il y aura quelqu'un parmi les autres pour le lui souffler, et deuxièmement, quand il s'agit d'une émission enregistrée, ce serait très facile de tricher, mais ce qui compte c'est qu'il a à en dire. Nous souhaitons tous éviter ce genre d'erreurs, mais quand nous les commettons, comme disait un ancien Président de la République, cela ne doit pas nous en toucher l'une ni nous remonter l'autre !

Un retour d'Yves Michaud est-il envisageable ?

Non.

Est-ce que la France dispose des hommes politiques capables de faire face aux défis qu'elle a à relever, et ce, par comparaison avec les troisième, quatrième et débuts de la cinquième républiques ? Quelle est l'opinion de l'observateur et de l'acteur, puisque vous êtes descendu dans l'arène politique, que vous êtes ?

Juste un mot factuel. Je ne suis pas vraiment un acteur de la vie politique. Je me suis présenté aux élections municipales parce qu'il se trouve que pendant douze ans j'ai enseigné dans un séminaire à Sciences Po sur l'histoire et les problèmes contemporains de Paris, et j'ai écrit deux livres et demi sur Paris (deux livres plus un livre de photos commentées), et j'ai même donné un spectacle sur Paris au Théâtre de la Ville. C'est un sujet qui me tient énormément à cœur depuis longtemps. J'ai commencé à m'intéresser à Paris à la fin des années quatre-vingts, quand Pierre Nora préparait un numéro spécial du *Débat* sur Paris (qui a paru en 91), et sur la muséification, la pétrification de Paris. Je crois à la politique, c'est-à-dire que je crois à la capacité des hommes de décider, de ne pas tolérer, de s'opposer à une évolution que d'autres forces et notamment les forces économiques entraînent. Je pense que l'embourgeoisement de Paris n'est pas une fatalité. Je pense que le tourisme, qui est à la fois un problème et une ressource pour Paris, n'est pas quelque chose de non maîtrisable. Je pense que la possibilité de rester dans Paris pour la plupart des retraités existe, je ne dis pas pour les personnes les plus pauvres, mais pour les gens qui ont mené une vie de travail, qui vivent de leur retraite, c'est-à-dire qu'ils ont devant eux la

perspective de ne plus avoir d'augmentation de leurs ressources. Je pense qu'ils peuvent rester dans Paris, pour peu qu'on prenne des mesures que je pourrais détailler si c'était dans le sujet. Et la même chose pour les gens qui veulent s'installer dans Paris, ceux qui entrent dans la vie active, qu'ils soient seuls, qu'ils soient mariés, pacsés, concubinés et tout ce que vous voudrez. J'ai connu François Bayrou quand il était jeune conseiller général. Je l'ai connu grâce à France Culture. Je suis entré à France Culture en 1984, à France Inter en 82, et Jean-Marie Borzeix qui était le patron de France Culture m'a envoyé remplacer un confrère malade pour une émission que j'aimais énormément, qui s'appelait *Le Pays d'Ici* (je vois que la plupart d'entre vous s'en souviennent, et il semblerait qu'ils s'en souviennent avec la même chaleur que moi). Elle se terminait par deux débats qui suivaient cette semaine de reportage au long cours. Et, dans les deux débats, il y avait le maire de Pau, André Labarrère, et, le jeune conseiller général du Centre Démocrate François Bayrou, qui était un auditeur de l'émission que je faisais à l'époque à France Inter, et on s'est tous entendu très bien. Puis on est allé faire du cheval dans la montagne… Et on est resté amis. Après il a été député (grâce à François Mitterrand, car s'il n'y avait pas eu la proportionnelle en 86, il aurait eu beaucoup de mal à le devenir), après il a su conserver sa circonscription, puis après il a eu le destin que vous savez. Mais entre temps on se voyait beaucoup à Paris. J'ai eu l'occasion de le présenter à pas mal de mes amis journalistes ou autres. Et quand il m'a appelé en 2008 pour me proposer de me présenter, je voyais bien que c'était un peu en catastrophe, parce que le Nouveau Centre avait vidé ses effectifs. Mais en même temps je n'ai pas dit non, j'ai même dit oui tout de suite parce que je me suis dit c'est un autre haut parleur pour essayer de défendre ce que j'ai défendu dans mon cours, dans mon séminaire, dans mes livres, etc. Là, c'était une erreur. Parce qu'une campagne en politique est quelque chose d'extrêmement pauvre en échange d'idées. C'est beaucoup plus une succession de rituels. Mais ça m'a appris beaucoup de choses, et je ne regrette pas d'avoir dit oui. Mais ça n'était pas ce que j'espérais. J'avais dit à François que je n'entrerai pas en politique, d'ailleurs je n'ai jamais adhéré, ni au MODEM, ni à autre chose. Je suis un vieux rocardien pour mille raisons. D'abord personnelles parce que j'ai connu Michel Rocard quand j'avais quatorze ans. Il a essayé de m'enseigner l'économie politique, et cet échec a créé entre nous une amitié si durable que quarante ans après j'ai même racheté la maison qu'il avait lui-même acheté dans l'Aveyron. Ce sont les deux seuls amis que j'ai en politique, François Bayrou et Michel Rocard, qui à certains égards se ressemblent, et à d'autres pas du tout. J'ai prévenu que je n'irai ni aux européennes, ni aux régionales.

Sur la classe politique, elle est exactement à la mesure de ce que nous sommes capables de produire. Donc je trouve tout-à-fait injustifié et même suspect, et peut-être même malhonnête la manière dont les hommes politiques servent d'aliments à ce qu'on appelle les humoristes. Si ces gens-là sont des humoristes, je voudrais savoir ce qu'était Alphonse Allais. Ils sont des pétomanes de télévision, qui ont la particularité d'être pétomanes avec la bouche, pour ce que vous et moi faisons avec un autre sphincter. Et la même chose peut être dite des journalistes. Ils sont devenus une espèce d'aliment pour un journalisme qui n'a aucun intérêt pour la réalité sociale. Ce qui est extraordinaire pour une époque de transformation pareille. Dans la chronique que j'ai consacré hier au livre d'Eric Dupin sur le *Voyage en France*, je faisais remarquer qu'au XIXème siècle, au moment où nous avons connu des transformations comparables à celles que nous connaissons aujourd'hui, au passage de la société agricole à la société industrielle, quand s'est posée ce qu'on appelait « la question sociale », partout dans le pays, des sociétés savantes, des académies, des sociétés philanthropiques, des particuliers se sont intéressés à la transformation pour la décrire. Que se passe-t-il quand les enfants travaillent dans les mines, que se passe-t-il quand les femmes travaillent la nuit, qu'est-ce qui se passe à propos du logement, des déclassements de populations, du repos du dimanche, de la manière dont les ouvriers utilisent leurs salaires, etc. A partir de tout cela il y a eu des travaux de synthèse, conduits par l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Quand on la compare avec celle d'aujourd'hui, il est extraordinaire de penser que l'Académie, du temps de Vuillermet et de Villeneuve-Bargemont, a été capable de produire ce travail. A partir de cette synthèse, des penseurs différents et quelquefois opposés ont imaginé un itinéraire pour en sortir. Mais on

leur avait dressé la carte. Et penseurs de la doctrine sociale de l'Eglise, comme certains penseurs des phalanstères, ou de l'organisation du mouvement ouvrier s'en sont emparés. C'est ça dont nous avons besoin. Le journalisme aujourd'hui devrait être sur la brèche pour nous donner à connaître la société dans laquelle nous vivons. C'est pour cela que j'ai défendu ce livre d'Eric Dupin, même s'il est mal édité, mal écrit. Mal édité surtout, car les éditeurs ne travaillent pas plus aujourd'hui que la plupart des journalistes ou des élus. Voilà, et ce ne sont pas nos meilleurs étudiants, en particulier à Sciences Po où je viens de rendre mon tablier en raison du décalage entre le discours tenu par la direction et la réalité de l'école, qui se dirigent vers la politique, loin s'en faut.
Mais je pense encore une fois que c'est à notre image. Je prends juste un dernier exemple. Nous avons coutume, surtout quand nous sommes un peu teintés, frottés d'intellectualisme, de dire pis que pendre de la télévision. Mais que faisons-nous pour que la télévision offre autre chose que ce qu'elle offre ? Où sont parmi les syndicats d'enseignants, parmi les associations de parents d'élèves ceux qui font pression sur leurs élus, sur le gouvernement pour que la télévision, et notamment celle de service public, fasse autre chose. Je pense à la Grande Bretagne, où l'on a créé Channel 4 il y a vingt ans. Cette chaîne a été créée parce que les syndicats d'enseignants, les associations de professeurs et un certain nombre de mouvements sociaux ont exigé du gouvernement Thatcher qu'il donne à ce projet de chaîne les moyens d'une exploitation pendant cinq ans. Mme Thatcher a eu une réponse judicieuse en disant que si dans cinq ans la chaîne n'avait pas atteint 7% d'audience, les fonds publics ne l'alimenteraient plus, sinon vous aurez droit à l'ouverture au marché publicitaire. Grâce à Channel 4, la télévision en Grande Bretagne, qui n'était pas la plus mauvaise du monde, loin s'en faut, a connu un renouveau de programmes, dont nous sommes absolument incapables.
J'ai publié en 95 un portrait de Nicolas Sarkozy dont la sévérité laisse facilement penser ce que je pense de lui. Mais enfin, j'entends tout ce qui s'accumule sur lui. Et bien je vais vous dire : regardez le bien. Détestez-le tant que vous voulez. Seulement mettez vous dans la tête une chose, c'est VOUS ! Nicolas Sarkozy, c'est très exactement la synthèse, la quintessence de ce qu'est l'homme du XXIème siècle en France. Il en a toutes les caractéristiques. Regardez-le, c'est VOUS ! Il est à votre image. Si vous le détestez, tirez-en les conséquences.

Quel regard portez-vous sur les différentes émissions de France Culture ?

Notre particularité à France Culture, c'est notre capacité à faire des offres. C'est un producteur qui dit : voilà un programme qui doit intéresser le public, faisons le et voyons. Si le public n'est pas là, après c'est un problème de direction de chaîne, il faut avoir le courage de durer un petit peu, pour voir si le temps apporte le public qui ne vient pas spontanément. D'autant plus que France Culture ne fait pas de réclame (et quand elle en fait, elle ferait aussi bien de ne pas en faire, parce que c'est de l'argent gaspillé). Il faut avoir le courage du temps. L'Esprit Public est diffusé à ce qui était une des plus mauvaises heures de France Culture. Peu d'audience, après la messe. Ce qui fait que c'est devenu une émission très suivie, et très podcastée, c'est le bouche à oreille, c'est-à-dire, vous, auditeurs, qui vous êtes chargés de notre réclame.

Impressions d'été

Marc, 7 heures,
Emmanuel, 9 heures,
Raphaël, 10 heures…

Cela ressemble à un carnet de bal. Bien sûr, ce sont mes rendez-vous favoris depuis de nombreux mois, des rendez-vous d'ouverture au monde, de réflexions sur l'Histoire, de révisions de nos préjugés sur Diderot, Sade, Montaigne, Nietzsche, Kant… Aïe ! Mes trois amours disparaissent tout l'été. C'est comme un déménagement, il va falloir apprivoiser le nouvel espace sonore. Hésiter sur le jour et l'heure que donnait si bien Marc. J'attends quelques rediffusions, ce sont des trésors comme ces albums de photos de famille : on hésite à reconnaître l'oncle Paul ; on se demande qui est sur les genoux du grand-père. On reconnaît une voix, on est sûr de la connaître ; on attend, anxieux, la fin de la séquence pour nous confirmer que c'était bien la voix de François Mauriac, Louise de Vilmorin, Jean Gabin. Alors on en apprend de belles… On pense à « Quai des brumes » (« t'as d'beaux yeux, tu sais… »). En 1943, M. Moncorgé a pris un bateau pour New York, en pensant à Michelle. Mais il chercha, et trouva Marlène. Tout un roman, ah !, ces hommes ! New York. Colette Fellous nous y promène toute une matinée avec un écrivain passionné. On redécouvre les gratte-ciels. On se promène dans Central Park ou au bord de l'Hudson, c'est rafraichissant. A Paris, à la circulation déjà trop dense s'est ajoutée la multiplication des pigeons et des motos tonitruantes. On y respire mal. Allais avait raison, la ville c'est mieux à la campagne.

Un autre matin, je reconnais le timbre de Jack Lang, son enthousiasme dans les années 1983 et suivantes, lorsque la France s'ouvrait largement à la culture ; les projets fleurissaient, un Opéra pour tous, une grande bibliothèque, le Louvre rénové, l'Arche de la Défense. Parallèlement, le théâtre poursuivait son ascension : Bob Wilson et Peter Brook nous avaient déjà enchantés. La création était à l'œuvre à Nanterre avec Patrice Chéreau, à Grenoble avec Lavaudan. Dès 1970, Ariane Mnouchkine avait pris possession de la Cartoucherie de Vincennes. « 1789 », « Tartuffe en Iran », « Tambours sur la digue »…Que de chefs d'œuvre ! On courait entre amis à la Cartoucherie. On se restaurait. On observait le maquillage des comédiens qui partageaient tout. On bavardait entre spectateurs. On découvrait les plats et la musique indienne. La Cartoucherie, un haut lieu comme le fut aussi Avignon. Nous avons traversé de belles décennies. Pierre Seghers tentait l'aventure des éditions poétiques. Robert Desnos, Pierre Emmanuel, Paul Eluard, Aragon… Tous les compagnons de la Résistance…, on vivait alors en poésie.

Quant aux entretiens d'Averroès, on est heureux de les entendre à nouveau. Il faut bien cela pour en absorber toute la richesse.

Le 1er août, catastrophe. Je ne sais qui nous entretient de football et de courses hippiques. Y a-t-il eu confusion avec l'Equipe ? J'éteins et je tente une autre écoute dans l'après-midi : joie, c'est la voix de Jean Lebrun. On lui fait rappeler son parcours : Culture matin au studio 168, Cluny, le Bouillon Racine, El Sur (boulevard Saint Germain), Travaux Publics, dans tout l'hexagone… Jean a toujours trouvé une formule pour nous plonger dans l'actualité en toute authenticité et humanité. Il est pour moi l'image de France Culture. J'espère que pour la rentrée prochaine, il aura encore trouvé une autre formule.

Parlons des « Grandes Traversées », avec Fidel à Cuba. Ce fut magnifique. On a revécu cinquante ans de révolution. Je me souviens de la participation des étudiants à l'alphabétisation de la campagne. J'ai retrouvé intacte ma joie d'alors. Il y eut aussi la récolte de la canne, la zaffra faite par tous, une autre société se construisait. Ce rappel, aujourd'hui, pourrait être prometteur pour ceux qui veulent se diriger vers la justice, la démocratie,

comme la Tunisie ou le Maroc. Toute cette traversée est remarquable avec les témoignages de ceux qui l'ont vécu et les réflexions de ceux qui vivent et étudient à La Havane maintenant. Les étudiants expriment leur souhait de se spécialiser dans une profession, certains de trouver un créneau pour exprimer leur créativité par l'art graphique, l'écriture, le cinéma, le théâtre, la musique… La musique a baigné toutes ces émissions pour notre plus grand bonheur. Certes les Européens ont peuplé leurs colonies par des déportations d'Africains ; la musique traduit toutes ces influences. En tous domaines, c'est le mélange, l'hybridation qui est porteuse de nouveauté, qui enrichit. Les entretiens avec les jeunes m'ont touchée par leur spontanéité, leur volonté d'épanouissement, pour eux, pour leur nation, un idéal sans égoïsme, sans forfanterie ; ce n'est pas comme certains pays d'Occident où l'on prône un idéal d'homme robotisé, arrogant, sans souci de culture, mais exhibant une montre au cadrant cliquant… Quel avenir mesquin, minable. Une telle attitude a même parfois gagné les plus faibles qui réclament « la marque » ! On est loin des décennies quatre-vingts. Ce grand voyage à La Havane fut passionnant. J'attendais Régis Debray et la figure du Che. Quel étudiant n'avait pas un poster de Guevara dans sa chambre ?
Les archives de France Culture sont un vrai trésor. Il y a aussi des récréations avec François Noudelmann. Comme Olivier Germain Thomas, il sait choisir ses invités. Les morceaux choisis sont le plus souvent de bon aloi (nous aurions pu choisir les mêmes), notre plaisir est double. Le 18 août de cinq à neuf heures, je n'entendis que de la musique orientale. Ce fut très agréable et je ne vais pas m'en plaindre, car je lisais alors le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval. Et on est en plein Ramadan (« ramazan » écrit Nerval).
Le 10 août on annonce « Elle et lui », soit George Sand et Frédéric Chopin. L'occasion est belle pour évoquer l'influence de la révolution de 1830 dans le reste de l'Europe, surtout en Pologne, écartelée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. L'insurrection des Polonais à Cracovie fut réprimée férocement par les troupes de Nicolas, génocide, déportation en Sibérie. Nombreux furent les réfugiés à nos frontières. Il y eut alors un vrai miracle français : toute la France n'a pensé qu'à les accueillir. Petites écoles, emplois à Bourges, Lyon, Montauban. On fit des concerts, des loteries, des bazars de charité. Derrière La Fayette, Lamennais, Balzac, Victor Hugo, Michelet, les poètes comme Marceline Desbordes-Valmore, Casimir Delavigne, Frantz Liszt, George Sand… Toute cette solidarité et bien plus encore était présentée au Musée de l'Emigration jusqu'au 28 août. Elle aurait méritée d'être prolongée.
J'oubliais un vrai réconfort : Philippe Meyer, le dimanche à 11 heures.
Le mois d'août égrène ses derniers jours et on guettera une nouvelle grille. Elle apparaîtra avec les écus d'or des ginkgos.

Françoise Legré Zaidline
Août 2011

« Une histoire des médias** des origines à nos jours **» de Jean – Noël Jeanneney.
Edition *Seuil* 1996, réédité en *Points Seuil Histoire* 2000. (375 pages).

Vaste ouvrage que cet écrit critique consacré à comprendre, dès 1996, le monde des médias et son histoire. Réédité d'année en année, il est devenu un classique des écoles de journalisme et figure aujourd'hui en livre de poche électronique.

A l'origine, un cours en douze leçons, (1991-92) à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, dans lequel l'auteur esquisse, en un libre parcours, une histoire des médias du monde occidental des origines à nos jours, internet compris. Parmi une multitude d'analyses pénétrantes, trois pistes peuvent être proposées aux lecteurs qui souhaiteraient approfondir ce

sujet : ***l'opinion publique*** et l'esprit public, ***les informations entre rapidité et véracité***, enfin ***la radio et la télévision*** dans nos démocraties modernes.

La première apparaît avec les mentalités collectives de la Révolution et les espoirs d'une volonté démocratique qu'elle a fait naître (chap.3 p.64 -65). Fragile, insaisissable, souvent amnésique autant qu'incohérente, elle ne nous donne hélas qu'une idée déformée et ambiguë de la complexité des faits ou des événements vécus. C'est pourquoi l'historien des médias lui préfère le double terme d'***esprit public*** moins versatile et plus précis. On peut le définir comme : *« l'expression d'une conscience collective et organisée qui cherche à exprimer, de façon responsable, la liberté individuelle ».* On le voit, à ses côtés, l'opinion demeure un *« fantôme de pensée »* qui déploie l'emprise de son crédit dans des sondages souvent simplificateurs (p.9) ou des enquêtes plus ou moins déformantes (p.9-10). Est-elle ou non victime de ses illusions ? Peu importe, l'incertitude et la manipulation règnent, ce qui fait toujours le bonheur et les surprises du vote. On le voit l'esprit public est toujours difficile à établir et à construire si l'on veut éviter les mirages de l'influence ou ceux de la censure. Les révolutions : 1789, 1848 ; les guerres : 14/18, 39/45 ou d'autres périodes en ont fait l'expérience douloureuse (ch.3 à 8).

Avec la seconde étude consacrée aux informations et à leur rapidité, l'auteur analyse aussi les conditions matérielles de la presse en décrivant sur plusieurs chapitres, les progrès industriels du « marché des nouvelles ». Rotatives, compositions mécaniques sur clavier *(linotypes),* transmission de clichés par fil télégraphique *(bélinographes),* achats de pages ou de surfaces par des industriels, publicistes ou commerçants *(affermages journalistiques)*, créations d'agences de presse avec leurs réseaux de correspondants internationaux et leurs téléscripteurs, etc…, autant de traits qui transforment l'information en ***produit*** préparé, expédié et vendu aux quatre coins du globe (p.100) ou accélèrent la circulation des nouvelles en rétrécissant le monde. Mais si câbles et courriers franchissent les océans et les sommets, la célérité informative demeure équivoque ! C'est le cas notamment lorsque les idéologies se font envahissantes (cf. l'Affaire Dreyfus) avec la censure, la corruption, la vénalité d'une presse douteuse (p.123 à 133) qui publie de faux articles en diffusant de vraies rumeurs (p.142-143).

Quant à la dernière analyse, radio et télévision dans nos sociétés démocratiques, elle illustre encore mieux la complexité et les difficultés d'élaborer une histoire des médias tant leur récente apparition a suscité une inflation de données issues de ***l'immédiat*** comme les annonces, documents filmés, enregistrements, ou témoignages. De cette circulation ordinaire des informations, encore modifiée par l'interprétation qu'en donnent les médias, que retient *l'auditeur-spectateur* ? Une certaine **désinformation** (p.16 ; 345,346) comme le rappelle l'année 1989 et son fameux scoop du faux massacre de Timisoara, également un certain flou dans le discernement des finalités entre le Politique et le Cathodique (p.346) lorsque les jeux de miroir des uns sur les autres aboutissent à une vérité si nuancée qu'elle en est abolie. Peut-être aussi un effacement du désir collectif, ce fameux *« vivre ensemble »* raboté par l'individualisme et le confort des techniques avec le risque paradoxal d'une exigence de transparence pour l'Etat (p.340-341) : ce qui est utopique… Enfin, un immense espoir : celui d'apprendre ***d'urgence, à tous les niveaux et sans complaisance*** à lire / décrypter ces nouveaux forums audiovisuels (p.346) sous peine d'irresponsabilité et de servitude consenties.

Anne Marie PETIT
Le 19/08/11

ASSEMBLEE GENERALE DE L'ASSOCIATION

INVITATION

Le 17 mars prochain, notre association réunira son Assemblée Générale annuelle à la Maison des Associations du 3ème arrondissement de Paris, 5, rue Perrée. Tous les membres sont donc cordialement invités à s'y retrouver.

Comme chaque année, votre Conseil d'Administration y sera renouvelé. Certains membres de l'actuel Conseil ne peuvent plus se présenter à vos suffrages pour des raisons statutaires (3 mandats au maximum), d'autres n'auront plus la disponibilité suffisante pour participer à la direction de l'association.

Le Bureau se tourne donc vers les adhérents et souhaite que de nombreuses candidatures lui parviennent afin de procéder au renouvellement des mandats au Conseil d'Administration, lequel élira en son sein les membres du Bureau.

Si vous souhaitez contribuer de façon concrète à la vie de votre association, la faire évoluer, lui apporter votre dynamisme et vos compétences, merci de bien vouloir remplir le bulletin de candidature ci-dessous et de le renvoyer à l'attention du Secrétariat de l'AAFC.

Vous voudrez bien, également, joindre à ce bulletin votre « profession de foi », dans laquelle vous vous présenterez succinctement, indiquerez vos motivations et dans quelle direction vous souhaiteriez voir évoluer votre association.

DECLARATION DE CANDIDATURE
AU CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE L'ASSOCIATION DES AUDITEURS DE FRANCE CULTURE

Je, soussigné……

Demeurant……..

……

……

Souhaite présenter ma candidature au Conseil d'Administration de l'association AFC.

e-Mail :

Signature

Ci-joint Profession de foi

A retourner à : Secrétariat de l'AAFC BP 51
Maison des Associations
3, rue Perrée
75003 - PARIS